

# Les années cinquante, la fin de la société traditionnelle?

## A propos d'une étude sociologique publiée dans les années cinquante

Paru dans : Claude Wey (sous la direction de), *Le Luxembourg des années 50, Une société de petite dimension entre tradition et modernité*, Publications scientifiques du Musée d'Histoire de la Ville de Luxembourg, tome III, Luxembourg 1999, pp. 20-32

Faire de la sociologie n'est pas chose facile. La vue objectivante du sociologue qui analyse le monde social en termes de systèmes et de structures, de positions et de dispositions, de rapports de force etc. se heurte à la vision spontanée qui croit que l'essentiel d'une société donnée se joue au niveau des rapports personnels entre « les gens ». Rompre avec cette sociologie spontanée du sens commun est d'autant plus difficile dans le cas d'un petit pays où tout le monde se connaît, où l'illusion de la transparence et de la connaissance immédiate est soutenue justement par l'exiguïté du territoire, le nombre réduit des habitants, les faibles effectifs des divers corps professionnels et administratifs. Rien de plus improbable dans un tel contexte qu'une sociologie établie, institutionnalisée et tout ce qui va avec en postes et en moyens financiers.

Certes, il y a quelques sociologues travaillant au sein d'administrations ; il y a des sociologues « indépendants » qui font des études surtout pour le compte de l'Union Européenne et il y a quelques rares endroits où la sociologie s'enseigne. Dans le passé il y a eu l'une ou l'autre étude pionnière qui émanait souvent d'un engagement militant voulant mettre les méthodes empiriques au service d'une bonne cause. Dans cette veine, il faut citer l'étude MAGRIP (=matière grise perdue) sur l'égalité des chances dans l'enseignement, l'étude sur le *Luxemburger Wort* et l'étude sur la pauvreté qui a fortement contribué à l'élaboration de la loi sur le RMG.

Malgré toutes ces études ponctuelles, il faut avouer qu'il n'existe à ce jour qu'une seule monographie sociologique sur le Luxembourg ... et qu'elle date des années cinquante. Le présent contexte est donc une occasion idéale pour la relire, non pour faire l'historique d'une discipline toujours embryonnaire au Luxembourg, mais pour essayer de comprendre, à travers elle quelques particularités de la société luxembourgeoise surtout des années cinquante.

### 1 Le contexte de l'étude

La monographie en question est issue de la thèse de doctorat que André Heiderscheid, mieux connu pour avoir été le directeur du *Luxemburger Wort* pendant de longues années, a soutenu en 1959 à l'Institut catholique de Paris. Elle porte le titre

« Aspects de Sociologie religieuse du Diocèse de Luxembourg »<sup>1</sup> et a été publiée par les Editions de l'imprimerie St-Paul où elle est toujours disponible. Le fait qu'une telle étude émane de l'Église et non d'une institution d'État peut être interprété comme indicateur de la position de force de l'Église au sein de la société luxembourgeoise, même au delà des années cinquante. Et en toute logique, son auteur n'étudie la société civile que pour donner une assise, un « *Sitz im Leben* » – pour reprendre une formulation bien connue de la théologie<sup>2</sup> – à son étude de sociologie religieuse.

Le premier tome, *'L'infrastructure de la société religieuse, la société nationale'*, compte 239 pages et 47 planches hors-texte et il suffit de lire les principaux intitulés des chapitres pour se rendre compte de l'envergure de l'entreprise : *aspects géographiques, l'évolution démographique, économique, sociale et politique*. Le deuxième tome, *'La société religieuse, confrontation de la société civile avec la société religieuse'*, est encore plus volumineux avec ses 418 pages et 42 planches hors-texte.

Même 40 ans plus tard, on peut toujours souscrire à cette appréciation publiée dans une revue internationale : « Telle quelle cette première partie est un véritable document sur le Luxembourg en 1958. (...) On peut cependant dire que rares sont les travaux de sociographies atteignant ce degré de minutie. Les implications sociologiques de ces données générales resteraient à tirer. »<sup>3</sup> Le travail de A. Heiderscheid est en effet plus statistique ou sociographique que sociologique à proprement parler, dans le sens où il décrit plus qu'il n'explique. Comme il n'existe pas de travaux préliminaires, pouvait-il en être autrement ? A. Heiderscheid a recours aux statistiques existantes, à ses propres enquêtes et à une lecture historique, autant de pièces d'un grand puzzle qu'il rassemble pour dépeindre la société. Avec cette approche, il est dans l'air du temps, car après la deuxième guerre mondiale, c'est une sociologie qu'on peut appeler positiviste qui domine dans nos pays voisins.

Faut-il rappeler que cette époque marque aussi le début de la démoscopie. « Le sondage de l'opinion est à la mode », écrit Emile Schaus dans la préface de l'enquête sur la jeunesse de Ernest Ludovicy<sup>4</sup>. « Plus que jamais on consulte et ausculte le public pour condenser en rubriques et statistiques ses opinions sur tel et tel sujet. » Cette enquête sur la jeunesse, commanditée par Pierre Frieden et réalisée en 1958, ne partage pas encore le souci de représentativité des sondages d'opinions que nous connaissons aujourd'hui, elle s'apparente plutôt à une méthode pédagogique utilisée par l'action catholique en ces temps-là. L'enquête est considérée comme moyen de recherche-action, c'est-à-dire qu'elle est une pratique où la sensibilisation des participants compte autant que les résultats. Bon an mal an, l'action catholique ou une de ses composantes, notamment la JOC, lance de nouvelles enquêtes<sup>5</sup> dont voici quelques objets à titre indicatif : « *Kommunismus im Dorfmielieu* » (1956), « *Sport und Jugend* » (1957), « *Die Freizeit unserer Jugend* » (1958), « *Die religiöse Lage der männlichen Jugend* » (1959). En général, les auteurs (probablement les aumôniers) ne sont pas nommés et la publication des résultats se li-

<sup>1</sup> HEIDERSCHEID, André, *Aspects de Sociologie religieuse du Diocèse de Luxembourg*, Luxembourg 1961 et 1962

<sup>2</sup> Nous l'empruntons au compte rendu de CONZEMIUS, Victor, *Kirchengeschichte und Religionsgeschichte, Zur 'sociologie religieuse'* von André Heiderscheid, dans *Archiv für mittelrheinische Kirchengeschichte*, 17(1965), p. 192

<sup>3</sup> M.V. (VINCENNE, Monique), Compte rendu dans : *Archives de sociologie des religions* n° 11, 1961, p. 186

<sup>4</sup> LUDOVICY, Ernest, *Enquête sur la jeunesse*, Ministère de l'Education nationale, Luxembourg, 1963

<sup>5</sup> Le périodique *Katho'ulesch Akti'on* d'avril 1961 donne un aperçu de la méthode. On y trouve aussi 7 photos de panneaux exposés au « *Jugendtag* » montrant le déroulement du brouillon du questionnaire à la présentation des résultats.

mite à un rapport assez succinct<sup>1</sup>. Avec l'enquête sur la situation religieuse de la jeunesse masculine, effectuée au cours de l'hiver 1958/59, cette entreprise de la JOC passe à un niveau supérieur. L'analyse, dont l'auteur est A. Heiderscheid, sera publiée dans une suite de plus de trente articles dans le mensuel *Kato'ulesch Ak-ti'on*<sup>2</sup>.

Cette technique sociale trouvera son apogée en 1971 avec une enquête, réalisée à l'occasion du synode diocésain, qui s'adressait à tous les habitants du Luxembourg. 225 521 questionnaires furent distribués et, faute d'une compétence locale, leur dépouillement fut confié à Infas, un institut de sondage allemand<sup>3</sup>. Il faudra attendre 1978 et la création de l'Institut luxembourgeois de recherches sociales et d'études de marchés (ILReS) pour assister à la banalisation des sondages au Luxembourg.

Qu'un Luxembourgeois passe une thèse de doctorat à l'étranger, qui plus est à Paris<sup>4</sup>, était en cette fin des années cinquante, un fait tout à fait exceptionnel. Tony Bourg le signale dans son compte rendu<sup>5</sup> et profite de l'occasion pour polémiquer contre la *collation des grades*, système académique alors en vigueur au Luxembourg qui remettait des doctorats « maison » aux étudiants se soumettant à un examen luxembourgeois, après quelques années de tourisme académique à l'étranger.

Voilà brossé, à quelques grands traits, le contexte intellectuel du mémoire de A. Heiderscheid. Abordons à présent quelques uns de ses principaux thèmes avant d'en discuter les préalables idéologiques et de les situer dans leur conjoncture politique.

## 2 Le Luxembourg - une société rurale

Derrière le foisonnement d'informations statistiques et factuelles que livre au lecteur le mémoire d'A. Heiderschied, il faut déceler une idée centrale qui est sous-jacente dans l'ouvrage. Formulée à l'aide de concepts d'une sociologie contemporaine on peut l'énoncer de la façon suivante : l'espace social luxembourgeois ainsi que les habitus de ses habitants tels qu'ils se présentent à la fin des années cinquante sont profondément marqués par leur passé rural. Cette société, nous allons l'appeler « société traditionnelle » et la décrire à l'aide de l'ouvrage de A. Heiderscheid.<sup>6</sup>

L'agriculture luxembourgeoise se distinguait au début du 20e siècle par deux faits marquants : « d'un côté, par la prédominance de la petite propriété, et, de l'autre

---

<sup>1</sup> L'enquête sur les loisirs publiée en 1958 marque une exception. Elle sera publiée dans 5 numéros, de juillet à décembre, et l'auteur est indiqué par les initiales, E.S.

<sup>2</sup> Début de la publication septembre 1959, fin mai 1962. Les articles seront repris dans une brochure au titre baroque : *Die religiöse Lage unserer männlichen Jugend, Ergebnisse einer Enquête der A.C.J.L. bearbeitet und ausgewertet von André Heiderscheid*, Luxembourg, 1963

<sup>3</sup> La représentativité pose toujours problème quand il s'agit d'une enquête par courrier avec retour facultatif. Même si le taux de réponse était de 35%, on a fait remarquer que l'échantillon était fortement biaisé. Pour une discussion critique de ce sondage qui va bien au-delà des problèmes méthodologiques : FALTZ, Danielle et TROMBERT, Gabriel, *Une Église en question(s), à propos d'une enquête faite au Luxembourg en vue de la préparation du synode diocésain*, université de Grenoble II, institut d'études politiques, 1972-1973 (mémoire)

<sup>4</sup> « Paris, où à quelques mètres de la Sorbonne et de l'Institut catholique, boulevard Saint-Germain, Sartre qui vient de publier "Le Diable et le Bon Dieu", règne en maître. Paris, la Ville Lumière, cet extraordinaire creuset d'idées où les projets et les utopies de société se font et se défont. » SCHILTZ Mathias, André Heiderscheid – un homme dans son siècle, dans *Luxemburger Wort*, 30 décembre 1996

<sup>5</sup> BOURG, Tony, Compte rendu dans *Letzeburger Land*, 5 mai 1961, page 10

<sup>6</sup> Pour renvoyer aux deux tomes de l'ouvrage de Heiderscheid, nous utiliserons le chiffre romain pour indiquer le tome et le chiffre arabe pour le numéro de page.

côté, par le caractère familial de l'exploitation, deux phénomènes qui se conditionnent mutuellement. » (I, 84) L'évolution générale de l'agriculture va vers la disparition progressive de la très petite exploitation au profit de l'exploitation moyenne et en 1950 « 68,1% des exploitants possèdent moins de 5 ha, et 92,4% des exploitants moins de 20 ha de terres de culture. » (I, 94)

« Pareille évolution conduit évidemment à un renforcement du caractère familial de l'exploitation luxembourgeoise. Mais vu la fécondité réduite de la famille paysanne, la main-d'œuvre familiale fait, elle aussi, de plus en plus défaut. Devant ces faits – auxquels s'ajoute le mirage de la condition de l'ouvrier de l'industrie : salaire fixe relativement élevé, congé payé, sécurité sociale etc. – beaucoup d'agriculteurs abandonnent purement et simplement le travail de la terre. » (I, 97) Et même ceux qui restent sont poussés, selon A. Heiderscheid, vers la mécanisation qui entraîne l'endettement et, à terme, l'abandon de la terre.

Même si l'agriculture est sur le déclin, la société luxembourgeoise est toujours influencée par son passé rural. Illustrons cette idée de A. Heiderscheid par quelques extraits :

« L'immense majorité du peuple luxembourgeois actuel est de souche agricole et (...) il ne faut dès lors pas trop s'étonner de retrouver toujours, dans tous les milieux sociaux, les attitudes fondamentales de cette psychologie paysanne », psychologie qui est définie selon A. Heiderscheid par le sens prononcé du travail, la méfiance envers le travail intellectuel, perçu comme une sorte de paresse. « Caractère renfermé, tête, peu enclin aux enthousiasmes collectifs et à la manifestation ouverte des sentiments intérieurs, méfiant et sceptique, enfin, devant tout ce qui est nouveau et qui n'a pas fait ses preuves. » (I, 133)

A. Heiderscheid refuse d'emblée le concept de classe, impropre, selon lui, à la situation luxembourgeoise parce que « les groupes sociaux, formés sous la pression de la vie sociétaire moderne, se révèlent, en effet, que "relativement clos" ; leur hiérarchie, établie selon une dignité différente, est souvent difficile à esquisser ; le fossé qui les sépare ne prend pas des dimensions telles que le passage d'un groupe à l'autre soit devenu impossible. » (I, 132) Il préfère la notion de milieu social et en distingue quatre – le milieu agricole, le milieu ouvrier, les classes moyennes et le milieu bourgeois – que nous allons brièvement passer en revue :

**Le milieu agricole :** A. Heiderscheid ne nie pas l'évolution qui se fait ressentir dans ce milieu : « cette mentalité nouvelle qui s'infiltre de plus en plus dans les campagnes. » Les jeunes qui sacrifient « la liberté et l'indépendance qui faisaient jadis la distinction et la fierté du cultivateur » pour bénéficier de la sécurité collective et des meilleures conditions de travail des ouvriers d'usine. Il voit dans « la rapidité avec laquelle la dénatalité s'est introduite et répandue dans les campagnes » un indice du changement.

**Le milieu ouvrier :** « L'ouvrier luxembourgeois emportait avec lui tout ce qu'il y avait de plus profond dans la psychologie paysanne. » Comme les trajets à l'intérieur du pays sont plutôt courts et comme les moyens de communications s'améliorent de plus en plus, beaucoup d'ouvriers luxembourgeois n'ont pas dû quitter leur village d'origine. Certains conservaient même une petite exploitation agricole « dont s'occupaient leur femme et les autres membres de la famille et dans laquelle ils travaillaient eux-mêmes aux heures de loisir. » (I, 139)

« Ces ouvriers subissent certes, et de façon profonde, les influences de leur milieu de travail, mais, très souvent, toutes leurs positions extrêmes s'émoussent quelque peu dès qu'ils se retrouvent chez eux et qu'ils redeviennent eux-mêmes. » (I, 139)

A. Heiderscheid a bien perçu le caractère ambivalent de cette situation. Quoique n'étant de par leur immersion dans le milieu rural pas de « vrais ouvriers », ils sont quand même « les messagers les plus actifs des idées modernes et des comportements » (I, 139).

ments nouveaux qui s'installent peu à peu dans le milieu villageois pour infirmer les valeurs et les opinions traditionnelles et la pression sociale d'antan. » (I, 139)<sup>1</sup>

**Les classes moyennes** : A. Heiderscheid n'utilise pas le mot de milieu pour la troisième catégorie. Il reprend la formule consacrée des classes moyennes parmi lesquelles il compte « l'artisanat, les commerçants en détail, les cadres inférieurs de l'industrie, les techniciens et les groupes subalternes des employés et fonctionnaires. » Ces classes moyennes sont d'ailleurs décrites comme groupe de transition, comme « un échelon intermédiaire entre l'ouvrier et la bourgeoisie proprement dite. » (I, 141). Mais nombre d'entre eux, ceux qu'on appelle aujourd'hui les anciennes classes moyennes, sont en perte de vitesse, leurs revenus sont souvent plus bas que ceux des ouvriers et surtout leur protection sociale est moins bien assurée. A. Heiderscheid parle de « remous dans le monde artisanal et commercial de même que parmi les employés et fonctionnaires inférieurs qui demandent à l'État soit des allégements fiscaux, soit des institutions analogues à celles dont disposent les ouvriers. » (I, 142)

**Le milieu bourgeois** : d'après A. Heiderscheid il « comprend les hauts fonctionnaires et employés, les hommes d'affaires, les membres des professions libérales etc. (...) Pendant longtemps, le phénomène de classe réellement à part n'a même pas pu se développer, puisque ses membres manquaient de tradition. » (I, 142)

« L'ancienne bourgeoisie, peu nombreuse d'ailleurs, avait vite été absorbée par la population qui montait d'en bas, en provenance du milieu agricole et des classes moyennes. C'est dire que l'immense majorité ne peu nier ses origines agricoles, souvent très récentes. » (I, 142)

Et en conclusion : « Ce peuple ne connaît ni les richesses accumulées dans les mains de quelques familles privilégiées ni la misère des classes ouvrières d'autres pays. Aussi serait-on tenté d'affirmer que les Luxembourgeois appartiennent tous à la classe moyenne, en voie d'embourgeoisement progressif. » (I, 143)

Cette dernière réflexion est tellement centrale chez A. Heiderscheid qu'elle sera développée dix ans plus tard dans une série de cours donnés dans le cadre de l'université internationale des sciences comparées sous le titre : *Les Luxembourgeois, un peuple épris de sécurité*.<sup>2</sup>

### 3 La fin irrémédiable d'un monde

Malgré ses efforts d'objectivation, A. Heiderscheid ne dépasse pas le clivage qui continue de marquer toujours la société luxembourgeoise des années cinquante.

Comme le note Gilbert Trausch dans une contribution sur le rôle de l'industrie dans la société luxembourgeoise : « Tant d'un point de vue social que politique, toutes les conditions sont réunies (depuis le début du siècle) pour que surgisse une profonde fissure à travers le pays, séparant le Nord du Sud, le Luxembourg agricole du Luxembourg industriel, le Luxembourg catholique du Luxembourg libéral. »<sup>3</sup> Et c'est cette dichotomisation de la société qui dominera encore les débats politiques jusqu'à la fin des années soixante. Même si la « haine de l'industrie » qu'on trouve, d'après Trausch, au début du siècle au parti de la droite et chez son porte parole, le *Wort*, a fait place, les syndicats chrétiens aidant, à plus de sérénité, la perception du

<sup>1</sup> Partiellement en contradiction avec la description de la *psychologie ouvrière* dans le deuxième tome qui insiste beaucoup sur la solidarité, mais aussi l'éloignement, voire l'hostilité à l'égard de l'Église. (II, 333-339)

<sup>2</sup> HEIDERSCHEID, André, *Les Luxembourgeois, un peuple épris de sécurité*, Luxembourg 1970

<sup>3</sup> TRAUSCH, Gilbert, Un siècle et demi de relations ambivalentes au Luxembourg, dans *Plaquette éditée à l'occasion du 75e anniversaire de la Fédération des Industriels du Luxembourg*, Luxembourg, s.d. (1993), p 76

Luxembourg reste dominée dans les années cinquante par le clivage entre anti-clériaux et clériaux. Et c'est la vue de ces derniers qui demeurait dominante.

Ou comme Gilbert Trausch l'écrit dans un autre texte : « L'agriculture continue à imprégner l'image de la société. Son importance sociale va bien au-delà de sa part dans la population active. (...) Le monde rural se trouve de plus en plus en contre courant de l'évolution économique et sociale. (...) C'est dans la seconde moitié des années vingt que la population active de l'industrie dépasse pour la première fois celle de l'agriculture. (...) C'est alors, au cours des années soixante, que le Luxembourg cesse d'être un pays agricole, non sur le plan des réalités économiques où il ne l'est plus depuis longtemps déjà, mais dans la tête des Luxembourgeois. »<sup>1</sup>

L'imaginaire national est marqué par l'identification du Luxembourg à l'Église catholique dont la puissance n'est pas tant basée sur un système de croyance, mais plutôt sur la coutume et l'emprise de l'institution. L'expérience vécue sous l'occupation nazie contribue à renforcer cette identification, car comme l'écrit A. Heiderscheid, « l'Eglise et le clergé restaient les seules autorités vraiment luxembourgeoises autour desquelles se maintenait et se ravivait l'espoir d'une renaissance nationale. Dans ces conditions l'acte religieux prit plus que jamais la valeur d'un fait patriotique. » (II, 342)

Cette période a un effet de retardement sur le déclin inéluctable de l'influence de l'Église que A. Heiderscheid analyse d'une façon fort lucide :

« L'écroulement de la charpente séculaire et la cessation de la pression sociale villageoise ont libéré les forces "centrifuges" qui s'y étaient déclarées et amoncelées depuis de longues années. » (II, 344) A. Heiderscheid lui-même voit dans le « développement économique prodigieux des années récentes et (dans les) changements de mentalité qui s'ensuivirent » l'origine de la « baisse très prononcée de la ferveur religieuse » qu'il constate pour les années cinquante (II, 345).

En tant que sociologue il s'étonne même que le recul de l'Église ne soit pas plus massif, le nombre des défections pas plus nombreuses et il trouve trois raisons pour l'expliquer : l'influence de l'Église sur l'école, la pression de la famille qui prend la relève de la pression sociale et « l'esprit conservateur et le sens réaliste et critique qui constituent des éléments essentiels de cette psychologie paysanne ancestrale que chacun a reçu en héritage de ses ascendants. » (II, 346)

Ce qui n'empêche qu'une « civilisation nouvelle, totalement différente de la civilisation rurale et agricole traditionnelle du pays, s'est peu à peu développée. Cette civilisation nouvelle repose essentiellement sur les sciences positives et sur le progrès technique, lesquels pour se développer et pour aboutir à des résultats stupéfiant, améliorant sensiblement les conditions matérielles de la vie humaine, n'ont pas besoin ni de révélation ni de métaphysique. » (II, 356)

Ce comportement matérialiste « envahit lentement, mais sûrement, » à partir de ses « centres de cristallisation », que sont le bassin minier et Luxembourg-Ville, l'ensemble du pays. Dans le bon pays « cette civilisation montante a gagné désormais des assises extrêmement solides. En ce moment même, elle est en train de faire irruption dans l'Ardenne où ses avant-gardes ont déjà réussi à établir des têtes de pont assez importantes, et à battre en brèche les derniers recoins de la civilisation rurale traditionnelle dans la région Est du Grand-Duché. » (II, 356) Les cartes indiquant l'origine géographique des vocations sacerdotales au niveau des cantons montre bien le chemin que prend la modernité au Luxembourg.

---

<sup>1</sup> TRAUSCH, Gilbert, Luxembourgeois, qui sommes-nous ? que sommes-nous ? dans : TRAUSCH, Gilbert, *Un passé resté vivant, Mélanges d'histoire luxembourgeoise*, Luxembourg 1995, p. 400

En bon sociologue A. Heiderscheid a bien compris que l'influence de l'Église se base sur des institutions plutôt que sur un acte de foi individuel, comme le démontre le passage suivant :

« Voilà 40 ans maintenant que la vie nationale luxembourgeoise se trouve dirigée par les politiques catholiques. Cet aspect de la présence et de l'activité des forces religieuses du pays prime et supporte sans doute beaucoup d'autres manifestations de leur vitalité de même qu'il cache pas mal de défaillances, à telle enseigne qu'on doit redouter que le jour où cette cheville ouvrière viendra à manquer, le peuple luxembourgeois ne se révèle beaucoup moins chrétien qu'on ne voudrait peut-être le croire à l'heure actuelle. Car en dépit de l'influence toujours dominante de la presse et du parti catholique, la déchristianisation, comme nous le savons, a fait des progrès rapides au cours des dernières décades. Jusqu'à ce jour la perte de substance religieuse au sein de la population n'a donc pas encore ébranlé ni l'aspect chrétien officiel du pays et de son "bon peuple catholique", ni la place réservée à l'Église au milieu de la nation. Mais il ne peut s'agir ici que d'un certain retardement, dû probablement à l'esprit conservateur du Luxembourgeois. (...) Il se pourrait alors très bien que d'un seul coup prenne fin une situation qui, pour ne plus avoir bougé depuis plusieurs décades, semble toujours intacte. » (II, 311)

C'est à cause de tels passages qu'au moment de sa publication les lecteurs et les lectrices étaient frappés d'après Gilbert Trausch par « la volonté d'objectivité, la franchise de ton, et l'ouverture d'esprit dont témoignait cette étude »<sup>1</sup>. On peut cependant trouver des appréciations plus nuancées comme celle émise par un certain Roger Claude dans un long compte rendu du deuxième tome de Heiderscheid paraissant dans trois éditions successives du *Letzeburger Land*.

« Avec une objectivité qui mérite notre coup de chapeau et qui nous change des écrits sectaires et dogmatiques coutumiers à ces messieurs de la rue Origer, l'abbé Heiderscheid parle chiffres et faits. »<sup>2</sup> Voilà donc une introduction qui confirme les dires de G. Trausch sur l'accueil favorable, jusque dans les milieux hostiles à l'Église. Malgré tout l'estime qu'il manifeste, ce critique vient à la conclusion :

« En vérité l'abbé nous déçoit : pour beaucoup, dit-il, la religion n'est au fond qu'une "assurance pour l'au-delà", il faut donc perfectionner les méthodes de vente pour tâcher de placer autant de polices que possible. *Pour l'abbé, le problème se pose donc sur le terrain de l'efficacité plutôt que sur celui de la philosophie* : ne lui est-il jamais venu à l'idée que les clauses du contrat d'assurance qu'il propose à ses clients, puissent être périmées. »<sup>3</sup>

Voilà clairement énoncée la limite de l'entreprise : Heiderscheid-sociologue a fait un réel effort d'objectivation – en utilisant les données statistiques disponibles, en faisant lui-même des enquêtes, notamment sur la pratique religieuse, et en essayant de comprendre la situation du Luxembourg à partir de son histoire – ce qui n'empêche que l'homme d'Église et l'homme de pouvoir que A. Heiderscheid deviendra au fil de sa carrière se profile déjà dans son texte.

Cette double perspective se manifeste dans la conception utilitariste de la sociologie que Heiderscheid partage avec ses maîtres de l'Institut catholique. Pour eux la science est « au service de la pastorale ».<sup>4</sup> « La sociologie vient offrir ses services (à l'Eglise). Et c'est là toute son importance, sa valeur et sa grandeur. » (II, 394) Dès la préface, la volonté d'effectuer, grâce à l'étude sociologique, « un travail

<sup>1</sup> TRAUSCH, Gilbert dans : *Luxemburger Wort*, 30 décembre 1996

<sup>2</sup> CLAUDE, Roger, Le catholicisme luxembourgeois à l'heure du Concile, dans *Letzeburger Land*, 26 octobre 1962, p. 9

<sup>3</sup> CLAUDE, Roger, Le catholicisme luxembourgeois à l'heure du Concile, dans *Letzeburger Land*, 9 novembre 1962. C'est nous qui avons mis en italique.

<sup>4</sup> Ceci est le titre d'un chapitre entier qui essaie de justifier cette vue, mais que l'on peut aussi lire comme effort pour légitimer une science aux yeux de la hiérarchie ecclésiastique (II, 389-394).

pastoral mieux adapté à la réalité sociale » (II, 16) est affichée. Et encore de nos jours un ministre de l’Église regrette que l’institution n’ait pas mieux assimilé les conclusions de A. Heiderscheid, ce qui aurait pu sinon éviter, du moins réduire « les phénomènes de lassitude, de résignation et de culpabilisation auxquels nous sommes si largement confrontés aujourd’hui. »<sup>1</sup>

#### 4

#### Le peuple luxembourgeois : Ries et Heiderscheid

Il existe cependant un hiatus entre l’analyse fort lucide du déclin de la société traditionnelle et un chapitre charnière du premier tome, ‘*le peuple luxembourgeois*’, qui reprend le titre-même de l’essai que Nicolas Ries avait publié en 1911. C’est d’une part le chapitre le plus théorique parce que le seul dans lequel on trouve l’esquisse d’une explication générale de la société luxembourgeoise, d’autre part c’est celui où les limites de la sociologie de A. Heiderscheid se manifestent le plus clairement. Sa vue passeiste de la société luxembourgeoise trouve son prolongement dans une approche conceptuelle ayant ses racines dans le courant de pensée nationaliste et raciste du début du siècle et qui se cristallise dans *une essence du Luxembourgeois*, être abstrait et mythique.

Le non-dit qui donne un sens à cet être mythique *du Luxembourgeois* peut être reconstruit à partir de ce chapitre dans lequel se manifeste le plus clairement le clivage entre la volonté de A. Heiderscheid de mettre en œuvre les méthodes de la sociologie et son discours conservateur et substantialiste qui sous-tend tout l’ouvrage.

Le titre du chapitre renvoie à Nicolas Ries qui plus que quiconque a profondément marqué le discours sur la société luxembourgeoise et continue à servir de référence comme le montre un numéro récent de *Nos cahiers*<sup>2</sup>. Homme de la gauche libérale<sup>3</sup>, professeur et animateur de la revue culturelle *Les cahiers luxembourgeois*, il a publié en 1911 un *Essai d’une psychologie du peuple luxembourgeois*<sup>4</sup>. Enfant de son temps, il a recours à la *psychologie du peuple* et au *racisme* pour décrire ce qu’il appelle « notre originalité nationale ». Son œuvre ne peut cependant être réduite à cet aspect, car le « fatalisme racial » n’est, selon Ries lui-même, qu’un seul de cinq facteurs. Les autres, que nous appellerions aujourd’hui historiques ou sociologiques, sont d’après lui : l’influence des continues dépendances extérieures, la misère inséparable des petites patries et des petites villes, le positivisme terrien et l’invasion industrielle<sup>5</sup>. Confronté aux historiens du XIXe siècle qui sacralisaient l’Etat-Nation en reléguant ses origines dans un passé mythique, Ries devait affirmer la souveraineté de l’Etat luxembourgeois en le transformant aussi en Etat-essence<sup>6</sup> et en fondant son peuple luxembourgeois sur une race.

Avec son ouvrage, Ries est le précurseur de toute sociologie de la société luxembourgeoise. Malheureusement, ses épigones n’ont pas su se défaire de la problématique d’une psychologie nationale, qui faisait partie de l’air du temps au début du siècle, mais qui dans les années cinquante, et a fortiori aujourd’hui, ne peut plus prétendre à être prise au sérieux dans une discussion sociologique, même si elle survit toujours en marge de la discipline notamment aux États-Unis (cf. sociobiologie).

---

<sup>1</sup> SCHILTZ, Mathias o.c.

<sup>2</sup> *Le Luxembourgeois hier et aujourd’hui*, nos cahiers, lëtzebuerger zäitschreft fir kultur, 16 (1995) 4

<sup>3</sup> WILHELM, Frank, Nicolas Ries (1876-1941), Professeur, animateur des cahiers luxembourgeois, romancier, dans *Le livre d’or du lycée des garçons de Luxembourg*, Luxembourg, 1992

<sup>4</sup> Imprimerie J. Schroell, Diekirch, 1911

<sup>5</sup> RIES, Nicolas, *Le peuple luxembourgeois, essai de psychologie*, deuxième édition revue et augmentée, Diekirch, 1920, p. 92-93

<sup>6</sup> CITRON, Suzanne, *Le mythe national : l’histoire de France en question*, Paris, 1991.

A. Heiderscheid parle lui aussi de la « conjonction d'une gamme de facteurs dont les uns résultent de la psychologie nationale, les autres d'institutions assez heureuses créées par l'homme » (I, 133). La psychologie nationale, nous dirions les aspects naturels de l'homme luxembourgeois, sont opposés aux aspects culturels.

En empruntant à Ries le concept du *peuple luxembourgeois*<sup>1</sup>, sans toutefois en discuter les contenus racistes<sup>2</sup> et leurs implications, A. Heiderscheid tend à penser les Luxembourgeois, non pas en tant que nation, mais en tant que groupe ethnique. Comme cette pensée n'est jamais exprimée explicitement, il est difficile de l'analyser, mais elle transpire dans des passages du genre :

« Sans vouloir minimiser les causes politiques et militaires qui, au cours de l'histoire, ont décidé du sort du Luxembourg, il semble indéniable que la conviction de ce peuple d'occuper une position particulière entre ses voisins et de se distinguer tant des Allemands que des Français, constitue la base sociologique de ce que d'aucuns peuvent regarder aujourd'hui comme un anachronisme: une agglomération de 315.000 habitants (...) prétend vouloir être un État au même titre que les autres. » (I, 131sq)

Là où Ries mobilise la craniométrie pour calculer l'indice céphalique et déceler le mélange spécifique entre traits celtiques et germaniques de la race luxembourgeoise – « caractères extérieurs ou somatiques distinctifs qui frappent les regards (et qui) nous font reconnaître comme Luxembourgeois parmi les peuples circonvoisins »<sup>3</sup> – A. Heiderscheid reste dans le vague – « à l'intérieur de ce creuset luxembourgeois les courants germaniques et latins perdent leur physionomie propre pour s'embrasser intimement dans une sorte d'amalgame typiquement luxembourgeois. » (I, 132). Là où Ries se réfère au sang et au sol – « Il existe des conformités secrètes entre le sol et ses habitants »<sup>4</sup> – A. Heiderscheid fait intervenir le travail comme médiateur – « Les gens se sont formé un caractère « semblable à la terre qu'ils cultivaient » (I, 133).

Parmi les conditions économiques de cette psychologie il faut certainement retenir, comme A. Heiderscheid le fait d'ailleurs, la condition paysanne avec la pauvreté généralisée, mais aussi la répartition relativement égalitaire de cette pauvreté. D'autre part il faudrait insister plus sur le take-off foudroyant de la sidérurgie. On ne peut pas dire que A. Heiderscheid oublie cet aspect là, il parle même de l'introduction du procédé de Thomas pour la déphosphorisation de la fonte comme du réveil du Grand-Duché de son « indolence millénaire » (I, 80), ce qui ne l'empêche pas de dénoncer l'industrialisation comme l'aliénation de l'âme luxembourgeoise.

En parlant des loisirs A. Heiderscheid fait, en passant, la constatation suivante : « Le progrès technique et ses répercussions socio-économiques se trouvent non seulement à l'origine d'une amélioration sensible du niveau de vie des hommes, mais ils ont en même temps modifié le genre de vie des populations. » (I, 207). Pourtant il ne sait pas en tirer toutes les conséquences, persistant dans sa vue passiste, voire cléricale de la société. Ce dont témoigne aussi le rôle marginal qu'il réserve aux ouvriers et au Minette, la région industrialisée du sud du pays.

---

<sup>1</sup> Dans la tradition française et la tradition allemande les mots « nation » et « peuple » ont des significations différentes. Ries entend par *peuple* « l'ensemble des hommes réunis en État et vivant sous les mêmes lois » et traduit ce terme par le mot allemand *Nation*. Par race, il définit « une unité de vie naturelle d'individus physiquement semblables » Une ou plusieurs races formant une unité politique serait une nation (Volk) RIES, o. c. pp 12-13.

<sup>2</sup> Voir dans l'ouvrage cité de Ries notamment les chapitres : *Les races primordiales et les époques historiques* (pp 23-63) et *Les caractères physiologiques de la race actuelle* (pp 63-76)

<sup>3</sup> RIES, o. c. p. 64

<sup>4</sup> RIES, o. c. p. 77

De même, les étrangers sans lesquels l'industrialisation n'aurait pas été possible, sont les grands absents du mémoire. Le chapitre 'Les migrations extérieures' sur l'émigration et l'immigration occupe moins de deux pages.<sup>1</sup> Même s'il parle de « la lente et parfois difficile assimilation d'éléments hétérogènes (qui ont) largement influencé la mentalité de ce peuple » il ne fait qu'énumérer les Français, les Allemands et les Anglosaxons, oubliant l'élément étranger le plus saillant, les Italiens. (I, 132)

On peut se demander si ce que A. Heiderscheid dit au sujet des ouvriers ne vaut pas pour lui implicitement pour tous les « milieux » : « Dès qu'ils (les ouvriers) se retrouvent chez eux (...) ils redeviennent eux-mêmes. » (I, 139) Cette dernière phrase traduit bien la vue substantialiste de A. Heiderscheid pour qui le giron familial est le lieu d'un être, d'une essence luxembourgeoise. L'industrialisation et même peut être la ville et la vie citadine sont vécues comme aliénation d'une nature profonde qui trouve tout son sens par un fondement religieux :

« Partie intégrante de l'ancien cadre villageois, la religion conférait au milieu rural son unité profonde en ajoutant à l'identité des conditions matérielles une union d'ordre spirituel. (...) Proclamant tous les hommes égaux devant Dieu, leur créateur, la religion consacrait non moins ce sens, presque inné au Luxembourgeois, de l'égalité de tous, en lui apportant sa sanction suprême. » (II, 39)

A. Heiderscheid parle d'un sens « *presque inné* », ce qui nous renvoie de nouveau vers l'hérité biologique et l'euphémisation du « *Blut und Boden* » de Ries.

## 5 L'homme de pouvoir

A. Heiderscheid est né en 1926 à Lorentzweiler, ses études secondaires sont interrompues par la seconde guerre mondiale pendant laquelle il connaît le service de travail obligatoire en Pologne, le front de l'Est et la captivité russe. Après ses études au Grand Séminaire de Luxembourg il est ordonné prêtre en 1953 et continue ses études à l'Institut catholique et à l'Institut d'études politiques à Paris. En 1959, il entre comme journaliste au *Luxemburger Wort* et y fera la carrière que l'on sait.<sup>2</sup> Il marquera l'histoire du Luxembourg comme maître à penser de la droite et non comme sociologue. La thèse de doctorat est terminée en 1958 et sera publiée en 1961 sans modifications, comme il est stipulé dans les remarques préliminaires (I, 15). Le lecteur attentif trouvera cependant une note de bas de page se rapportant aux résultats du scrutin de 1959, résultats que l'auteur a jugés à tel point importants qu'il fait une entorse à ses propres intentions.

C'est cette note qui nous a incité à nous intéresser de plus près à ces élections pour éclairer le contexte politique au moment où A. Heiderscheid entame sa carrière professionnelle.

---

<sup>1</sup> Au hasard des chapitres on retrouve cependant des idées fort pertinentes sur la présence des étrangers. Dans un chapitre historique sur l'évolution des vocations on peut lire au sujet de la crise des années trente que les travailleurs étrangers ont servi comme « une sorte de soupe de sûreté (...) pour maintenir au travail, dans une large proportion, les effectifs indigènes ». (II, 363) Une autre idée qui revient à plusieurs reprises est que les immigrés reprennent les « emplois les plus désertés par les Luxembourgeois » (I, 31). Grâce aux observations d'un vicaire d'une paroisse du bassin minier, nous avons droit à la description d'un « conflit de civilisation; d'un côté nous avons la population agricole autochtone avec tout le poids de ses traditions, et, de l'autre côté, une masse hétéroclite de gens, aux mœurs parfois très rudes (...) et qui n'entendaient se fier qu'à la force de leurs muscles pour se tailler une place au soleil. » (II, 333)

<sup>2</sup> Pour la biographie de Heiderscheid, on se rapportera au supplément du *Luxemburger Wort* édité à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire (édition du 30 décembre 1996, p 15-17) ou au chapitre *Die Ära Heiderscheid* de l'ouvrage, HELLINGHAUSEN, Georges, *150 Jahre Luxemburger Wort, Selbstverständnis und Identität einer Zeitung 1973-98*, Luxembourg, 1998

Un des problèmes socio-économiques majeurs des années cinquante est le devenir des petits agriculteurs et de leurs exploitations et un des grands enjeux politiques est le vote de ces agriculteurs et de leurs familles, une clientèle traditionnelle du parti chrétien social.

Comment garder sinon la confiance, du moins les voix de ces laissés pour compte de la croissance économique ? A peine un mois avant les élections du 1er février 1959 le *Wort* publie un article : *Grundsätze einer aktuellen Bauernpolitik* signé par la rédaction. Nous y lisons :

« Biologisch und geistig hat die Landbevölkerung unserer Nation allzeit frische und solide Kräfte zugeführt. Christkatholische Denk- und Lebensweise sind in unsren Bauernfamilien fest verankert. Diesem Umstand ist es zu verdanken, dass in den vergangenen Jahrhunderten, wo wir ein Agrarvolk waren – Irrlehren und Irrtümer trotz harter Prüfungen wenig Zugang im Luxemburger Lande fanden. »<sup>1</sup>

Marcel Engel, le chroniqueur et pamphlétaire, répond à cet article par une critique acerbe dans le numéro du *Letzeburger Land* qui paraît juste avant les élections :

« Es beginnt mit feinfühligen Gemeinplätzen (...) Der Bauernstand sei nicht nur Nährstand, sondern vor allem Wehrstand und zudem biologischer Born, geistige Kraftquelle, moralisches Vorbild, Kulturträger, urbanistischer Planer, wirtschaftlicher Mehrer, Bollwerk gegen Irrlehren. So viele Wörter und Wolken machen traurig. (...) Mit zwölftausend Bauernfamilien wird ein gefährliches Spiel getrieben. Sie sollen das Kraftreservoir der Volksgesundheit sein. Dummes Gerede ! Als ob unsere Arbeiter nicht ebenso gesund wären. (...) Weniger Folklore und Firlefanz, weniger Erntedankfeste und Segenssprüche, aber mehr Produktionsziffern, mehr technische Beratung. Und dann Kirmes und Landwuol ! »<sup>2</sup>

Les élections de 1959 constituent une défaite cuisante pour le parti chrétien social qui perd 5 de ses 26 députés, tandis que le parti démocratique gagne 5 sièges en doublant ainsi pratiquement le nombre de ses députés (6 + 5). A. Heiderscheid écrit dans sa note : « L'avenir seul nous dira s'il s'agit là d'une simple fluctuation ou d'un revirement durable. »<sup>3</sup> Aujourd'hui nous savons qu'il s'agit d'une césure au même titre que les élections de 1974 qui renvoient pour la première fois le PCS dans l'opposition. Fraîchement entré en tant que journaliste au *Wort*, A. Heiderscheid réagit par une série remarquée de quatre articles<sup>4</sup> qui le placeront définitivement dans le camp clérical. Ces articles forment une plaidoirie pour l'ingérence de l'Église dans la vie politique et un appel à la fidélité au parti chrétien : même si les catholiques sont déçus du parti chrétien pour des raisons concrètes, ils devront malgré tout lui donner leurs voix pour des raisons de principe : « Für Katholiken sind Wahlen immer noch eine Gewissenssache. » (1.10) « Gott und sein Gebot muss auch im öffentlichen Leben Geltung haben. » (6.10)

Voici la réaction de Gaston Thorn : « L'abbé A. Heiderscheid est de cette ‘nouvelle vague’ du clergé dont on attendait beaucoup. (...) Voilà donc un prêtre qui ne trouve rien de plus intelligent, rien de plus pressant et rien de plus propre à son sacerdoce à faire que de partir en croisade pour essayer de ramener au bercail du CSV les catholiques ‘égarés’ dans la tourmente électorale. »<sup>5</sup>

Nous avons insisté sur le côté conservateur des idées de A. Heiderscheid, ce qui n'empêche que par rapport à l'Église institutionnelle de son temps il fait figure de

---

<sup>1</sup>Grundsätze einer aktuellen Bauernpolitik, dans *Luxemburger Wort*, 12 janvier 1959

<sup>2</sup>Marcel Engel, Die Not der kleinen Bauern, dans *Letzeburger Land*, 26 janvier 1959

<sup>3</sup>note 8 (I, 237)

<sup>4</sup>Und die christlichen Politiker; Was können wir tun?; Niemand kann zwei Herren dienen!; Kirche und Politik. Les quatre articles ont paru dans le *Luxemburger Wort* le 30 septembre et le 1, 2 et 6 octobre 1959

<sup>5</sup>THORN, Gaston, « Niemand kann zwei Herren dienen! » renvoi d'une citation à l'expéditeur, dans *Letzeburger Land*, 9 Octobre 1959

réformateur. Un ami de jeunesse décrit aujourd’hui le jeune séminariste avec ces mots : « Malgré le sens inné de l’ordre et de la discipline, dont il ne s’est d’ailleurs jamais départi, André avait conscience du caractère factice et artificiel d’un système qui n’était plus d’époque et qui allait être réformé de fond en comble une dizaine d’années plus tard sous l’impulsion du Concile. »<sup>1</sup> Et il insiste sur le côté moderniste du magnat de presse Heiderscheid : « Que de fois n’a-t-il pas dû se défendre contre des tentatives voulant faire du Luxemburger Wort une deuxième chaire de prédication, un bulletin paroissial à l’échelle d’un pays. »<sup>2</sup>

Pourtant A. Heiderscheid est tellement impliqué dans un combat d’arrière garde de l’Église, principal tenant encore en place de la société traditionnelle, qu’il ne dispose pas du recul nécessaire pour analyser le déclin de cette société. Bien qu’il ait écrit lui-même : « La vague de déchristianisation qui déferle présentement sur le pays, se traduira cependant tôt ou tard par des modifications dans le rapport actuel des forces politiques. » (II, 311), il semble surpris par les résultats des élections 1959 et n’est pas prêt à en assumer toute la portée. Car la fin des années cinquante et notamment les élections de 1959 marquent bien un tournant. Même si le PCS reste au pouvoir, il connaît un renouveau avec Pierre Werner comme nouveau ministre d’État.

L’élán national provoqué par les menaces et puis l’agression de l’Allemagne nazie, ainsi que l’effort de reconstruction d’après-guerre sont autant de sursis pour un discours mobilisant sur les thèmes de la société traditionnelle. Et l’on ne s’étonnera pas de trouver, dans l’article du *Wort* déjà cité, le rappel de l’effort consenti par les agriculteurs pour nourrir le peuple luxembourgeois durant la guerre : « Tatsächlich war das Luxemburger Volk in solchen Notzeiten schon mehrmals auf die Tüchtigkeit und die sittliche Kraft unserer Bauern angewiesen. Wenn es galt : das Volk zu ernähren und zu erneuern ; die Flüchtlinge aufzunehmen, zu schützen und zu verbergen. »<sup>3</sup>

Après la deuxième guerre mondiale la diminution du poids de la société rurale dans l’économie sera rapide<sup>4</sup>, le recul de son influence « dans les têtes » (Trausch) sera lent. Il sera ponctué par des dates symboles, comme la défaite du PCS de 1959, comme l’élán protestataire de 1968<sup>5</sup> ou le premier gouvernement d’après-guerre sans PCS de 1974. La dissolution de l’ASSOSS en 1970<sup>6</sup> est signe que l’opposition entre cléricaux et anticléricaux est obsolète.

A. Heiderscheid, occupé à bâtir son empire de presse, ne trouvera plus le temps de faire des enquêtes sur le terrain et ainsi nous ne disposons que de très rares chiffres sur les messalisans et les pascalisans. Même si elle n’est pas bien documentée, la régression du nombre des catholiques pratiquants n’en est pas moins foudroyante. A. Heiderscheid en dénombrait 54% pour les années 1956/57 tandis que deux études menées par Jup Wagner en comptaient 26% en 1977 et 17% en 1987.<sup>7</sup>

---

<sup>1</sup> SCHILTZ, Mathias, André Heiderscheid – un homme dans son siècle, dans : *Luxemburger Wort*, 30 décembre 1996

<sup>2</sup> SCHILTZ, Mathias, o. c.

<sup>3</sup> voir note 32

<sup>4</sup> WEY, Claude, La société luxembourgeoise 1944-1974, une micro-société pendant les « trente glorieuses », dans : *forum* juillet 1988

<sup>5</sup> FEHLEN, Fernand, Bildungsexplosion und Reformboom, Die Schule am Ende der sechziger Jahre dans *forum* 103, mai 1988. A cette période sont liées au Luxembourg e. a. la réforme du lycée qui introduisait la mixité et le même programme pour les deux sexes, la fin du monopole de l’Église catholique pour l’instruction morale à l’intérieur de l’école publique et l’abolition de la collation des grades.

<sup>6</sup> Voir PIERRE, Ronald, Chronologie der Jugendradikalisierung in Luxemburg 1968-1973, dans *forum* 103, juin 1988-

<sup>7</sup> Même s’il y a des différences méthodologiques entre les deux auteurs, la tendance constatée est indéniable. Voir FEHLEN, Fernand, Weide meine Lämmer, zähle meine Schafe, dans *forum* 173, février 1997

Dans une publication récente A. Heiderscheid vient à la conclusion suivante : « La société d'antan a éclaté. (...) Elle n'existe plus que par îlots et par fragments. »<sup>1</sup> Elle ne survit en effet que dans les zones rurales et chez les personnes d'un certain âge. Le parti chrétien lui aussi s'est modernisé à tel point que ces îlots de la société traditionnelle ne se retrouvent plus dans ses énoncés programmatiques et l'on peut interpréter le succès d'un nouveau parti, le ADR, comme un vote protestataire contre cette tendance.<sup>2</sup>

En lui consacrant son mémoire et surtout en l'affirmant sans cesse en tant que rédacteur et éditeur il contribue à faire perdurer la position hégémonique de la société traditionnelle dans le discours politique luxembourgeois. Comme il l'a bien analysé pour une époque révolue : « L'influence prépondérante du parti chrétien repose largement sur cette position exceptionnelle de la presse catholique. » (II, 311) C'est l'action éditoriale et journalistique de A. Heiderscheid, plus que son œuvre théorique qui a contribué à façonner l'image que les Luxembourgeois se font de leur société. Et c'est aussi cet engagement qui a fait quelque peu oublier l'œuvre sociologique du jeune chercheur. Mon propos dans cette contribution était de réhabiliter le sociologue Heiderscheid, tout en le situant dans son contexte politique et idéologique.

Le passé rural et son influence dans tous les « milieux » est un facteur essentiel dans le devenir de la société luxembourgeoise. Pas besoin de mobiliser un passé mythique ou une fatalité raciale pour le prouver. L'histoire commune des habitants du Luxembourg, la présence des deux grands voisins, la situation si particulière des langues au Luxembourg sont des facteurs que N. Ries et A. Heiderscheid ont essayé d'analyser. Cependant ils n'ont pas assez pris en compte le poids de la petite dimension du Grand-Duché comme *la* principale déterminante de la société luxembourgeoise. Même si le Luxembourg n'est plus une société rurale, il reste un espace social de petite dimension. Et là où un N. Ries ou un A. Heiderscheid croient décrire l'âme inexistante d'un peuple imaginé, ils font souvent, sans le savoir, sans le vouloir<sup>3</sup>, la sociologie de la petite dimension. D'où l'intérêt de les relire.

## Anhang: G. Hellinghausens Kurzbiographie

„André Heiderscheid, 1926 in Lorentzweiler geboren, wurde als Schüler am Athenäum zwangsrekrutiert und russischer Gefangener. Er trat nach dem Krieg ins Priesterseminar ein und wurde 1953 geweiht, um anschließend In Paris Politik und Soziologie zu studieren. Priester, Journalist und Unternehmer, wurde Hd. zunächst Redakteur, dann Chefredakteur und 1971 Direktor von LW und ISP, deren Ausbauser vorantrieb. Mitglied von Domkapitel und Bischofsrat, wurde er 1993 zum Dompropst gewählt. Durch politische Kommentare und Leitartikel hat er die CSV-Linie stark mitbestimmt. Mitglied in bestimmten CSV-Kommissionen (für Kultur und Schulfragen) und zuletzt der Ad-hoc-Kommission zur Analyse der verlorenen Wahlen von 1974, zog er sich Ende der 70er Jahre aus der direkten Politik zurück. Seine Antwort auf die Frage der Beziehung zwischen ISP und der Kirche, zwischen ISP und der CSV lautet: "Zwischen ISP und Kirche eng genug, um Vermeidbares zu vermeiden - falsches Augenmaß, unzutreffende Kriterien, Missverständnisse etwa. Die Verbindungen sind aber zugleich distanziert genug, um je eigene Kompetenzen und Verantwortungen nicht zu vermengen. Zwischen ISP und CSV: Nicht enger als zumutbar und nicht distanziert, als es glaubwürdig

<sup>1</sup> HEIDERSCHEID, André, Le sentiment religieux du peuple luxembourgeois, dans *nos cahiers* 16 (1995) 4, p 39

<sup>2</sup> FEHLEN, Fernand, Comportement électoral et indicateurs socio-démographiques, dans *Bulletin du STATEC*, 7, 1994

<sup>3</sup> D'après A. Heiderscheid expliquer la recherche du consensus qui domine la vie sociale au Luxembourg par l'exiguïté du territoire, équivaudrait à « une explication très superficielle et simpliste des choses ». (I, 132)

erscheint." (Télécran, 7.-13. Januar 1995) Seit seiner Pensionierung 1998 ist er theologischer Berater des L.W.“ Georges Hellinghausen

Werke: Aspects de sociologie religieuse du diocèse de Luxembourg, 2 vol., Luxembourg, 1961-62; Zwangsrekrutiert, 3 Bde, Luxembourg, 2000-2001; Das Oberkommando der Wehrmacht und Luxemburg, 2 Bde, Luxembourg, 2004.

Biographie in G. HELLINGHAUSEN, 150 Jahre Luxemburger Wort. Selbstverständnis und Identität einer Zeitung 1973-1998, Luxembourg, 1998.